

DEVENIR FÉMINISTE AVEC KANT (AUSSI)

Podcast S2 E03 Extraits de Kant

Qu'est-ce que la critique kantienne ?¹

« Le premier pas, dans les choses de la raison pure, qui en marque l'enfance, est *dogmatique*. Le second pas, dont nous avons parlé, est *sceptique* et témoigne de la prudence du jugement affiné par l'expérience. Mais **il est encore un troisième pas nécessaire, qui n'appartient qu'au jugement mûr et viril²** appuyé sur des maximes solides et d'une universalité à toute épreuve : il consiste à soumettre à l'examen non point *les faits* de la raison, mais la raison même en ce qui concerne tout son pouvoir et toute la capacité qu'elle a d'arriver à des connaissances pures *a priori*. Ce n'est plus ici la censure, mais la critique de la raison ; et celle-ci ne se contente pas de conjecturer simplement que notre raison a des bornes, mais elle en démontre, par des principes, les *limites* déterminées ; elle n'en montre pas simplement l'ignorance par rapport à tel ou tel point, mais par rapport à toutes les questions possibles d'une certaine espèce. Ainsi le scepticisme est pour la raison humaine une halte, d'où elle peut songer au chemin dogmatique qu'elle vient de faire et esquisser le plan du pays où elle se trouve, pour être à même de choisir désormais sa route avec plus de sûreté ; ce n'est pas un cantonnement où elle puisse se fixer, car elle ne peut trouver sa résidence que dans une parfaite certitude, soit de la connaissance des objets mêmes, soit de la connaissance des limites dans lesquelles est renfermée toute notre connaissance des objets. »

Le « beau sexe » ou le sexe du beau.

Extraits des *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* (1764)

« Les émotions produites [par le sentiment du sublime et celui du beau] sont agréables, mais sur des modes très différents. La vue d'une montagne dont le sommet couvert de neige s'élève au-dessus des nuages, la description d'un orage furieux ou le tableau du royaume infernal chez Milton plaisent, mais en éveillant aussi de l'horreur ; au contraire, la vue des pelouses pleines de fleurs des vallées, où serpentent des ruisseaux couverts de troupeaux qui paissent, la description de l'Élysée ou la ceinture de Vénus que peint Homère nous causent un sentiment d'agrément, mais qui est gai aussi, et souriant. Si donc c'est cette impression de grande force qui nous survient, nous avons le sentiment du sublime, et, pour bien goûter l'autre expérience, un sentiment éprouvé devant la beauté. Des chênes qui s'élèvent et des ombres solitaires dans un bois sacré sont sublimes ; des tapis de fleurs, des haies basses et des arbres taillés en formes régulières sont beaux. La nuit est sublime, le jour est beau. Les âmes qui ont le sens du sublime sont progressivement amenées aux plus hautes sensations d'amitié, de mépris du monde, d'éternité, par le silence immobile d'un soir d'été, quand la lumière tremblante des étoiles perce l'ombre brune de la nuit et que la lune solitaire se tient à l'horizon. Le jour éclatant insuffle une ferveur active et un sentiment de gaieté. Le sublime touche,

1 Le texte qui suit est un passage de la dernière partie de la *Critique de la raison pure* (1781) que l'on étudie souvent pour introduire à la pensée critique de Kant. De façon synthétique, Kant se situe dans l'histoire de la philosophie.

2 « Nun ist aber noch ein dritter Schritt nötig, der nur der gereiften und männlichen Urteilskraft zukommt ». *Männlich* renvoie au sexe mâle, au masculin. Distinct en allemand de *menschlich* qui signifie « humain ». Dans la dernière traduction, en français, par Alain Renaut (Garnier Flammarion), il est occulté et traduit par « adulte » (« jugement mûr et adulte »).

le beau charme. **Le visage de l'homme qui éprouve la plénitude du sublime est sérieux, et parfois figé et surpris. Au contraire, le sentiment vivace de la beauté s'annonce par la chaleur brillante du regard, par l'accent du sourire, et souvent par une gaieté bruyante. (...) (p. 83)**

« Le sublime doit toujours être grand, le beau peut aussi être petit. Le sublime est nécessairement simple, le beau peut être paré et orné. (p. 84)

« Un âge quelque peu avancé s'allie plutôt au caractère du sublime, mais la jeunesse à celui de la beauté. » (p. 89)

« En matière de qualités morales, la vertu seule est sublime. Il y a aussi, certes, de bonnes qualités de mœurs qui sont aimables et belles ; et, dans la mesure où s'harmonisent avec la vertu, elles peuvent être considérées elles-mêmes comme nobles, bien qu'elles ne puissent être comptées proprement parmi les vertus de coeur. Juger de ce point est délicat et compliqué. **On ne peut pas, assurément, appeler vertu une disposition de cœur qui est la source d'actes tels que, même si la vertu y aboutit, ils ont un motif qui ne coïncide que par hasard avec elle, et qui peut donc aussi bien, selon sa nature propre, entrer en conflit avec les règles universelles de la raison.** Une certaine tendresse qui se transforme aisément en sentiment chaleureux de pitié est belle et aimable, car elle indique une participation bienfaisante au destin d'autrui, ce à quoi mènent de la même façon les principes de la vertu. Mais **cette passion bienfaisante est cependant faible et toujours aveugle.** Supposez, en effet, que cette sensibilité vous pousse à secourir de vos deniers un indigent, vous seriez alors redevable à un autre et cela vous mettrait hors d'état d'accomplir le strict devoir de justice. (p. 94-95)

« La véritable vertu, donc, ne peut s'étayer que sur des principes, qui seront d'autant plus sublimes et nobles qu'ils sont plus universels. Ces principes ne sont pas des règles spéculatives mais la conscience d'un sentiment qui vit dans le coeur de tout homme et qui s'applique à un champ bien plus vaste que les fondements particuliers de la pitié et de la complaisance. Je pense résumer tout cela en disant qu'il s'agit d'un **sentiment éprouvé à la beauté et à la dignité de l'humaine nature. Le premier sentiment fonde l'universalité de la conduite, le second l'universalité du respect ; et si ce sentiment atteignait dans quelque coeur humain la plus grande perfection, cet être s'aimerait aussi lui-même et s'estimerait, mais comme un parmi tous les autres de ceux sur qui se déploie ce sentiment large et noble.** (p. 97-98)

« Eu égard à la faiblesse de la nature humaine et au peu de puissance que le sentiment moral universel allait exercer sur la plupart des coeurs humains, **la Providence a déposé en nous, pour suppléer à la vertu, des penchants adjutants qui, tout en incitant certains à accomplir même sans principes des actes beaux,** peuvent donner à d'autres, qui se laissent régir par ces principes un élan plus marqué, une impulsion plus forte. »

« Le premier qui a appelé la femme le beau sexe a peut-être voulu faire une plaisanterie, mais il est tombé plus juste qu'il n'a cru le faire lui-même. Car, sans considérer que le visage des femmes est en général plus fin, leurs traits plus délicats et plus doux, leur air plus significatif et plus attrayant, surtout dans l'expression de l'amabilité, de la plaisanterie et de la gaieté, que ce que l'on constate dans le sexe masculin – sans oublier ce que l'on doit attribuer au pouvoir magique et secret qui dispose **notre** passion à le juger favorablement - , le caractère naturel de ce sexe possède encore des traits qui lui sont propres et qui le différencient du **nôtre** et se font principalement connaître par le signe de la beauté. D'un autre côté, nous pourrions prétendre à la dénomination de sexe noble, s'il n'était requis d'un caractère noble qu'il évitât les titres et qu'il les partageât plutôt que de les recevoir. » (p. 119)

« Et c'est à cela que doivent se rapporter tous les jugements sur ces deux sortes de sentiments,

les jugements laudatifs comme les jugements réprobateurs ; toute éducation ou toute instruction doivent l'avoir bien en vue, ainsi que tout effort pour chercher la perfection morale de l'un ou de l'autre sexe, **à moins que l'on ne veuille rendre méconnaissable la différence charmante que la nature a voulu établir entre les deux. Car il ne suffit pas de se représenter qu'on a devant soi des humains ; on doit aussi ne pas négliger le fait que ces humains sont de deux sortes. »**

« **Une femme a un sentiment fort et inné de ce qui est beau, gracieux et orné. Dans l'enfance déjà, les femmes aiment les toilettes, et elles se plaisent elles-mêmes à se parer. Elles sont propres** et très sensibles à ce qui peut provoquer du dégoût. Elles aiment la plaisanterie, et on peut les entretenir de bagatelles, pourvu qu'elles soient **gaies** et rieuses. Elles ont très tôt de la **décence**, savent se donner du maintien et se possèdent elles-mêmes ; et cela à un âge où **notre** jeunesse masculine bien élevée est encore intraitable, maladroitement et embarrassée. Elles ont un grand sens de la participation, de la **bonté** et de la compassion ; elles font passer le beau avant l'utile, réforment volontiers le superflu de leur entretien, le changent en économie, pour employer leur revenu au brillant et à la parure. Elles sont d'une sensibilité très fine à la moindre offense, et fort habiles à remarquer le plus petit manque d'attention ou d'estime qu'on peut avoir à leur égard. Bref, ce sont elles qui, dans la nature humaine, possèdent le fondement essentiel du contraste entre les qualités belles et les qualités nobles, et qui affinent même le sexe masculin. » (p. 121)

« **Le beau sexe a autant d'entendement que le masculin, seulement, c'est un bel entendement, et le nôtre doit être un entendement profond, ce qui a la même signification qu'un entendement sublime.** À la beauté de toutes les actions, appartient principalement qu'elles manifestent de la légèreté et qu'elles paraissent avoir été accomplies sans effort pénible. À l'opposé, des efforts et des difficultés surmontées provoquent l'admiration, et appartiennent au sublime. **Une réflexion profonde et une méditation continue et prolongée sont nobles mais difficiles et ne conviennent pas bien à une personne en laquelle les livres attraités ne doivent montrer rien d'autre qu'une belle nature. L'étude laborieuse ou la cogitation morose, encore qu'une femme puisse y exceller, anéantissent les avantages qui sont propres à son sexe,** et peuvent faire l'objet d'une froide admiration en raison de leur rareté ; mais elles affaibliront par là même les charmes par lesquels elles exercent une grande force sur l'autre sexe. Une femme qui a la tête remplie de grec, comme Mme Dacier, ou qui discute à fond le mécanisme, comme la marquise du Châtelet, pourrait aussi porter une barbe ; car celle-ci exprimerait plus visiblement encore l'air de profondeur qu'elles recherchent.

Le bel entendement choisit comme objets ce qui est proche parent du sentiment de finesse, et abandonne les spéculations et connaissances abstraites, utiles mais sèches, à l'entendement laborieux, fondamental et profond. En conséquence, la femme n'apprendra pas la géométrie. Elle ne saura du principe de raison suffisante ou des monades que ce qui est nécessaire pour percevoir le sel des satires que les plats ratiocinateurs de notre sexe ont déployées. Les belles peuvent bien laisser Descartes faire tourner indéfiniment ses tourbillons sans s'en soucier (...). Elles ne vont pas se remplir la tête, en histoire de combats, en géographie de fortifications, car **il leur convient aussi peu de sentir la poudre à canon qu'aux hommes de sentir le musc.**

Il semble que ce soit une méchante ruse des hommes d'avoir voulu séduire le beau sexe en l'entraînant à cette inversion du goût. Ils sont, certes, conscients de leur faiblesse devant les charmes naturels du beau sexe ; et, parce qu'un seul regard espiègle les trouble plus que la plus difficile question d'école, les hommes se considèrent comme étant d'une supériorité décisive dès que la femme s'engage dans ce goût ; et ainsi, pour qu'ils conservent l'avantage qu'ils maintiendraient autrement avec difficulté, on doit les aider à se relever des faiblesses de leur vanité par une généreuse indulgence. **Le contenu de la grande science de la femme est l'être humain, et parmi, les êtres humains, l'homme. Sa sagesse ne consiste pas à raisonner mais à sentir.** Si on veut lui donner occasion de perfectionner sa belle nature, on doit toujours avoir à l'esprit cette relation. **On cherche à développer tout leur sens moral, mais pas leur mémoire, et en vérité, non par des règles générales, mais par quelque jugement sur les comportements qu'elles observent autour**

d'elles-mêmes. Les exemples que l'on emprunte à d'autres époques pour examiner l'influence que le beau sexe a exercée dans les affaires du monde, les multiples rapports qui ont défini sa position à l'égard du sexe masculin en d'autres temps ou dans des pays étrangers, le caractère de deux sexes, autant qu'il se laisse interpréter par là, et le goût changeant pour les plaisirs : tout cela constitue l'histoire et la géographie du monde. Il est beau qu'une carte qui représente ou bien le globe terrestre, ou bien les plus magnifiques continents soit rendue agréable à la femme.

Cela se produit du fait qu'on présente cette carte dans la seule intention de décrire les caractères diversifiés des peuples qui habitent la terre, les différences de leur goût et de leur sentiment moral, particulièrement en considération de l'effet qu'ils produisent sur les rapports entre les deux sexes, avec quelques explications faciles tirées de la différence qu'y fait leur liberté ou leur esclavage.

Peu importe qu'elles connaissent ou non les diverses parties de ces pays, leur industrie, leur puissance, leurs chefs. De même, elles n'auront à connaître de l'univers rien de plus que ce qui est nécessaire pour leur rendre émouvant le spectacle du ciel par une belle soirée, si elles ont de quelque façon compris que, là-bas, on peut rencontrer des mondes encore plus nombreux et des créatures encore plus belles. Le sentiment éveillé par des peintures d'expression et par la musique, dans la mesure où cette dernière exprime non pas l'art mais la sensibilité, élève ou affine le goût de ce sexe et a toujours quelque relation avec les élans moraux. **Jamais d'enseignement froid et spéculatif, toujours des impressions sensibles, et qui restent aussi près que possible du commerce propre à leur sexe.**

La vertu de la femme est une belle vertu. Celle du sexe masculin doit être une vertu noble. Les femmes évitent le mal, non parce que le mal est injuste, mais parce qu'il est laid, et que des actions vertueuses signifient pour elles celles qui sont moralement belles. Rien en elles ne ressortit au devoir, rien à la nécessité, rien à la culpabilité. La femme est réfractaire à tout commandement, et à toute contrainte qui la rendrait grincheuse. Les femmes ne réalisent tel acte que parce que cela leur plaît ainsi, et tout l'art ici consiste à faire que leur plaise uniquement ce qui est bon. J'ai peine à croire que le beau sexe soit capable de principes, et j'espère ne pas blesser en disant cela, car les principes sont également extrêmement rares dans le sexe masculin. Mais, à leur place, la Providence a mis dans les cœurs féminins des sentiments de bonté et de bienveillance, un sens affiné de la décence et une âme plaisante. **Que l'on n'exige pas des sacrifices ni une ascèse héroïque.** »

« Les femmes ont avant tout le sentiment du beau, dans la mesure où il les concerne elles-mêmes, et elles ont le sentiment de ce qui est noble, en le rencontrant chez les hommes. L'homme, au contraire éprouve un sentiment bien arrêté pour ce qui est noble, qui appartient à ses dispositions propres, et s'il se tourne vers le beau, c'est dans la mesure où il trouve la beauté chez la femme. Il s'ensuit que **les intentions de la nature, par le biais du penchant sexuel, vont dans le sens d'un ennoblissement de l'homme et d'un embellissement de la femme. Une femme est un peu embarrassée de ne pas posséder certaines capacités supérieures en matière de réflexion, et de ne pas être apte à traiter des affaires importantes. Elle est belle, elle séduit, et cela suffit. En revanche, elle exige toutes ces aptitudes chez l'homme, et l'élévation de son âme se manifeste seulement en cela qu'elle sait apprécier ces nobles qualités, du moment qu'elle les rencontre chez lui.** »

« La propreté peut difficilement être poussée trop loin par le beau sexe, alors qu'elle arrive parfois à être jugée excessive pour un homme, et en devient alors insipide. »

« Comme notre dessein est de juger des sentiments, **il ne peut être désagréable de former des concepts, là où cela est possible, sur la différence des impressions que produisent la silhouette et les traits du beau sexe sur le sexe masculin.** Tout cet enchantement se déploie sur le fond de la pulsion sexuelle. La nature poursuit son grand dessein ; et toutes les finesses qui s'y associent, qu'elles semblent s'en écarter aussi loin qu'elles le veulent, ne sont que des enjolivements et empruntent, en définitive, leur charme à la même source. »

« Néanmoins, **lorsque approche l'époque, si terrible pour une femme, du vieillissement, elle appartient toujours au beau sexe**, et elle s'enlaidit elle-même si, par une sorte de désespoir de ne pas garder plus longtemps son appartenante, elle s'abandonne à une humeur grincheuse et chagrine. »

« La nature particulière de la femme »

Extraits de l'Anthropologie d'un point de vue pragmatique (Vrin)

« La femme vieillit plus vite que l'homme. » (p. 245)

« En l'absence de tels principes, on voit des hommes prendre des postures féminines pour plaire, et des femmes, parfois (bien que plus rarement), imiter la tenue masculine afin d'inspirer de l'estime. **Mais ce que l'on fait contre la grâce de la nature, on le fait toujours très mal.** » (p. 147-148)

« **Le sexe féminin doit se former et se discipliner dans le domaine pratique** ; le sexe masculin n'y entend rien. »

« **Comme la nature a confié au sein de la femme son gage le plus cher, l'espèce**, en ce fruit des entrailles qui permet à l'espèce de proliférer et de se perpétuer, elle a éprouvé comme une crainte pour le maintien de l'espèce, et **a enraciné cette crainte dans la nature de la femme, - crainte devant les atteintes corporelles, et timidité devant les dangers physiques** ; cette faiblesse autorise les femmes à demander protection aux hommes. » (p. 242)

« **La femme refuse, l'homme demande ; quand elle concède, c'est une faveur. - La nature veut que la femme soit recherchée** ».

« **On appelle faiblesse les traits de féminité.** On en plaisante, les sots en font raillerie, mais les **gens raisonnables voient bien que ce sont des leviers pour diriger les hommes** et les utiliser au gré des femmes. »

« Dans le progrès de la civilisation, la supériorité d'un élément doit s'établir de façon hétérogène : l'homme doit être supérieur à la femme par la force corporelle et le courage, la femme par la faculté naturelle de se soumettre à l'inclination que l'homme a pour elle ; au contraire dans un état qui n'est pas encore celui de la civilisation, la supériorité ne se trouve que du côté de l'homme. - C'est pourquoi dans l'Anthropologie, **la nature particulière de la femme est objet d'étude pour le philosophe bien plus que celle de l'homme.** Dans l'état de sauvagerie naturelle, il est impossible de reconnaître cette nature particulière : ainsi les pommes et les poires sauvages ne découvrent leur multiplicité que par la greffe ou l'inoculation ; **la civilisation ne produit pas ces qualités féminines, mais leur donne l'occasion de se développer, et dans ces conditions de s'ouvrir à la connaissance.** »

Le beau sexe sous tutelle
Extrait de *Qu'est-ce que les Lumières ?* (1784)

« *Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son propre entendement sans la conduite d'un autre. On est soi-même responsable de cet état de tutelle quand la cause tient non pas à une insuffisance de l'entendement mais à une insuffisance de la résolution et du courage de s'en servir sans la conduite d'un autre. Sapere aude !* Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières. »

« Il est si commode d'être sous tutelle. Si j'ai un livre qui a de l'entendement à ma place, un directeur de conscience qui a de la conscience à ma place, un médecin qui juge à ma place de mon régime alimentaire, etc., je n'ai alors pas moi-même à fournir d'efforts. Il ne m'est pas nécessaire de penser dès lors que je peux payer ; d'autres assumeront bien à ma place cette fastidieuse besogne. **Et si la plus grande partie, et de loin, des hommes (et parmi eux le beau sexe tout entier³) tient ce pas qui affranchit de la tutelle pour très dangereux et de surcroît très pénible, ce que s'y emploient ces tuteurs qui, dans leur extrême bienveillance, se chargent de les surveiller.** Après avoir d'abord abêti leur bétail et avoir empêché avec sollicitude ces créatures paisibles d'oser faire un pas sans la roulette d'enfant où ils les avaient emprisonnés, ils leur montrent ensuite le danger qui les menace s'ils essaient de marcher seuls. »

La raison humaine tout entière ?
Extrait du §40 de la *Critique de la faculté de juger* (1790)

« Sous cette expression de *sensus communis* on doit comprendre **l'Idée d'un sens commun à tous**, c'est-à-dire d'une faculté de juger, qui dans sa réflexion, tient compte en pensant (*a priori*) du monde de représentation de tout autre homme, afin de **rattacher pour ainsi dire son jugement à la raison humaine tout entière** et échapper, ce faisant, à l'illusion, résultat de conditions subjectives et particulières pouvant aisément être tenues pour objectives, qui exercerait une influence néfaste sur le jugement. C'est là ce qui est obtenu en comparant son jugement aux jugements des autres, qui sont en fait moins les jugements réels que les jugements possibles et en se mettant à la place de tout autre, tandis que l'on fait abstraction des bornes, qui de manière contingente sont propres à notre faculté de juger ; on y parvient en écartant autant que possible ce qui dans l'état représentatif est matière, c'est-à-dire sensation, et en prêtant uniquement attention aux caractéristiques formelles de sa représentation ou de son état représentatif. (...) Il n'est en soi rien de plus naturel que de faire abstraction de l'attrait ou de l'émotion lorsqu'on recherche un jugement qui doit servir de règle universelle. »

« Les maximes suivantes du sens commun (...) peuvent servir à l'explication de ses principes :

1. Penser par soi-même.
2. Penser en se mettant à la place de tout autre.
3. Toujours penser en accord avec soi-même.

La première maxime est la maxime de la pensée *sans préjugés*, la seconde maxime est celle de la pensée *élargie*, la troisième maxime est celle de la pensée *conséquente*. »

3 Les femmes qui faisaient exception et dérogeaient à leur destination naturelle ne sont plus mentionnées... On peut interpréter ce passage néanmoins comme une amorce de réflexion sur l'oppression comme fabrique de l'hétéronomie. Certes, ce sont d'abord la paresse et la lâcheté qui maintiennent la passivité de la raison, mais elles sont renforcées et conditionnées par la domination sociale.

« La première maxime est celle d'une raison qui n'est jamais *passive*. On appelle *préjugé* la tendance à la passivité et par conséquent à l'hétéronomie de la raison ; de tous les préjugés le plus grand est celui qui consiste à se représenter la nature comme n'étant pas soumise aux règles que l'entendement de par sa propre et essentielle loi lui donne pour fondement et c'est la superstition ; en effet, bien que cette dénomination convienne aussi à la libération des préjugés en général, la superstition doit être appelée de préférence (*in sensu eminenti*), un préjugé, puisque l'aveuglement en lequel elle plonge l'esprit (...) **montre d'une manière remarquable le besoin d'être guidé par d'autres et par conséquent l'état d'une raison passive.** »

Prolongement

« Être féminine, c'est se montrer impotente, futile, passive, docile. La jeune fille devra non seulement se parer, s'apprêter, mais réprimer sa spontanéité et lui substituer la grâce et le charme étudié que lui enseignent ses aînées. Toute affirmation d'elle-même diminue sa féminité et ses chances de séduction. » Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*